


**SI J'AI LE CŒUR ÉTROIT  
À QUOI SERT QUE LE MONDE  
SOIT SI VASTE**



© 2018 Éditions Thierry Marchaisse

Conception visuelle : Denis Couchaux

Mise en page intérieure : Anne Fragonard-Le Guen

Éditions Thierry Marchaisse

221 rue Diderot, 94300 Vincennes

[www.editions-marchaisse.fr](http://www.editions-marchaisse.fr)

Diffusion-Distribution : Harmonia Mundi

MICHEL PAULET

**SI J'AI LE CŒUR ÉTROIT  
À QUOI SERT QUE LE MONDE  
SOIT SI VASTE**

ROMAN



*éditions*

THIERRY MARCHAISSE



*I stuck around St. Petersburg  
When I saw it was a time for a change  
Killed the Czar and his ministers  
Anastasia screamed in vain*

Mick Jagger



## 1. LES TÂTONNEMENTS

Nous étions donc à Venise depuis environ deux semaines, parfois proches et parfois séparés, harmonieusement ou non, sans projet bien précis, et nous avons décidé tacitement d'y rester le plus longtemps possible.

L.J. enrichissait ma visite de son savoir, me guidant dans les recoins connus ou inconnus de la ville. Lettré subtil, il promenait sur les *ponte* son corps de gros mangeur, de tuteur impénitent de cigares noirs et malodorants, d'amateur de moisissures et de décompositions. D'un palais à l'autre, il décodait pour moi les finesses de l'architecture et des œuvres d'art, les effeuillant familièrement comme un de ses livres de chevet, notant parfois une idée sur un carnet ou souhaitant la partager avec moi.

Il faut ajouter une précision importante : nous étions tous les trois assez désargentés. J'étais le seul qui travaillait, d'une façon très irrégulière, à des emplois subalternes et déconsidérés. L.J. donnait quelques cours (français, latin, grec ancien) à des enfants abrutis. Il devait parfois se résoudre à quémander auprès de ses frères et sœurs, tous notables de province aisés mais peu portés sur l'assistance et le mécénat familial. C'est pourtant comme ça qu'il voyait sa situation, humiliante et conflictuelle.

— Personne ne pense dans cette famille, disait-il en me fixant

de ses yeux hallucinés. Il n'y a que moi. Et je ne pense pas seulement pour moi, mais également pour eux. Je pense pour tous.

On avait l'impression qu'il s'exprimait par débordement, voire explosion, sa voix enflait, ses cheveux volaient autour de son visage comme des guêpes. Il respirait et transpirait comme un marathonnier.

— Ils s'imaginent que c'est facile : deux médecins, un architecte et même un prêtre, et pas une lueur d'intelligence originale. Ils ignorent que rien n'est plus douloureux que la pensée créatrice. Ils pourraient bien participer, merde. Je ne pense pas par plaisir, ça pense en moi. C'est une damnation.

Puis il se calmait, reprenait son souffle et finissait son verre. Son regard insistant s'attachait au mien.

— C'est aussi pour toi que je travaille. Est-ce que tu comprends ce que ça signifie ? L'intelligence est particulière, mais la pensée est universelle.

Je savais ce que ça voulait dire et je commandais une autre tournée. Il s'enfilait une rasade de bûcheron et reprenait.

— Merci. Mais ne te méprends pas sur mon compte. L'utilité sociale du moraliste ne se limite pas au bavardage.

Il existe des philosophes dont le talent ne s'exprime entièrement que dans les débits de boissons, pour un public anonyme et indifférent. Le plus souvent ces penseurs ne provoquent que l'agacement et professent pour des disciples qui ne sont pas au niveau de leur enseignement. Mais cet enseignement, ils le distribuent généreusement, sans demander de formation préalable, sans initiation et sans sélection. C'est presque gratuit.

On les reconnaît à ce qu'ils peuvent tituber, vomir à vos pieds, sans interrompre le développement d'un raisonnement complexe, ni en perdre le fil. C'est une prouesse que peu de philosophes accomplissent avec aisance. J'avais pu constater que mon ami était de ceux-là, plusieurs fois dans la même soirée, et sans que jamais la puissance de sa réflexion en souffre. Mais ce n'est



pas la seule originalité des philosophes de bistrot : ils délivrent aussi un enseignement éclectique, ouvert sur le monde et ont la particularité de s'impliquer, d'impliquer l'auditoire et l'environnement à la construction de leur système. On ne disserte pas sur les grands sujets de la même façon dans un amphithéâtre de faculté ou accoudé à un comptoir de banlieue, tard le soir, avec trois grammes dans le sang et le patron qui presse pour la fermeture. La parole est parfois confuse, mais la pensée reste active, l'entendement acéré, et le discours s'adapte en permanence à la situation, à l'interlocuteur qui peut varier souvent au cours de la soirée selon les entrées et les sorties du café.

Il s'agit de cours particuliers, où les questions ne sont pas toujours les bienvenues : c'est à l'auditeur de pêcher à la volée les concepts utiles à la conduite de sa vie. Attention ! Je ne parle pas ici de ces buveurs bavards et incommodants qui en sont la caricature, mais d'un authentique intellectuel, un métaphysicien dont les prouesses, comparables à celles d'un sportif, nécessitaient donc le soutien de quelques adjuvants. Pour moi, L.J. vivait dans un monde rassurant que j'enviais et que j'admirais, dans lequel il y avait une explication à tout.

— Lorsqu'un philosophe prend la parole, disait-il, on doit avoir l'impression qu'il sort du boulot, qu'il a mal aux épaules, les mains blessées avec de la poussière dans les cheveux. On doit sentir immédiatement qu'il sait de quoi il est question, de la vie et de la souffrance. Et lui, il doit parler comme si sa voiture était garée en double file, un œil sur l'auditoire, l'autre sur la rue, avec le souci du temps qui passe et du passage imminent du camion de la fourrière. Moi, je parle comme un voleur, je veux dire tout avant qu'on vienne m'arrêter, avant qu'on ait pris conscience du caractère subversif de ce que je dis. Je parle par effraction, je parle d'une catacombe, je parle sous la menace.

L.J. était plus âgé que moi et pour cette raison, mais aussi à

cause de son activité de philosophe et de sa culture sans limite, j'avais avec lui le rapport du disciple à son maître. Quand je posais une question naïve, il était parfois sentencieux mais je ne m'en offensais pas, j'étais simplement flatté et fier qu'il consente à s'entretenir avec moi. J'étais ébloui par sa personnalité, son aisance, son savoir et la puissance de sa pensée. J'ai reçu une éducation sommaire, et j'en ai conservé le douloureux syndrome de l'autodidacte, de celui qui n'a pas de diplôme, ni de réseau et sait que, pour lui, l'essentiel de la vie intellectuelle demeure hors de sa portée, tout comme le pouvoir et la promotion sociale. Nous nous retrouvions régulièrement, et je buvais ses paroles comme lui les verres de côtes-du-rhône que je lui payais. Mais j'étais sûr, au fond, que c'était moi le gagnant de ce marché. Lorsqu'il ne philosophait pas, L.J. était d'ailleurs extrêmement sobre, restait chez lui, lisait et se faisait une cuisine élaborée et délicieuse.

Nous vivions sur le pécule maigrichon que j'avais grappillé avant notre départ. J'en étais sincèrement heureux, mais je regrettais que le séjour soit forcément étriqué par le manque de crédit. J'avais à cette époque le désir du partage, mais je n'en avais pas les moyens. Aujourd'hui, la situation s'est inversée. Prémonitoire, L.J. m'avait prévenu :

— Si tu avais l'argent, tu n'aurais plus le désir du bien. Préserve le désir, c'est une richesse supérieure. Remets-nous une tournée s'il te plaît et pense à ceci : avant c'est Dionysos lui-même qui régalaient les hommes, aujourd'hui nous n'avons plus que des bistrotiers d'extrême droite pour remplir cette mission divine.

Nous avons quitté la France accompagnés d'une personne d'un genre et d'un style tout à fait différents, une jeune comtesse brune et vive, qui empruntait à Venise son propre itinéraire de rêves, de songes intimes et d'activités confidentielles. Elle disparaissait parfois pour une période indéterminée, mais

le plus souvent elle suivait avec moi le parcours des visites documentées, initiées et conduites par L.J.

La comtesse Livia, puisque c'était son nom à l'époque, ne travaillait pas non plus, elle n'en avait apparemment pas le temps. J'avais su par mon ami que la période faste de sa noblesse était passée depuis longtemps. Sur l'arbre généalogique de sa famille, très ancienne, elle était issue d'une branche qui donnait des fleurs magnifiques, comme elle, mais ne portait plus le moindre fruit. L.J. m'avait beaucoup parlé d'elle, mais également beaucoup menti à son propos. Néanmoins, pour ce que j'en savais, elle vivait confortablement. Elle avait de nombreuses connaissances disposées à la soutenir et savait prendre beaucoup à des cibles bien choisies, tout en donnant très peu en échange. Pour ma part, ma destinée de prolétaire et de dilettante m'excluait de cette catégorie. Je ne pouvais lui offrir de cadeaux comparables à ceux qu'elle obtenait habituellement, mais pour cette raison sans doute étais-je pour elle, sinon rassurant, du moins reposant.

Venise s'ouvrait devant nous tel un dédale et je me souviens que nous avons fluctué longtemps ce jour-là, un peu perdus parmi la foule des touristes, elle-même panachée par une quantité impressionnante de membres des forces de l'ordre qui jetaient sur les passants des regards inquisiteurs. Nous avançons dans le dédale des ruelles sombres et des ponts étroits. L.J. nous conduisait, la comtesse Livia et moi étions à quelques pas en arrière. Cette façon de déambuler dans la ville était très inhabituelle, en général elle se plaçait à côté de notre guide et je les suivais. Mais pour la première fois, je sentis une proximité entre elle et moi et décidai de profiter de l'ouverture en engageant un bavardage sans importance :

— ... tu vois, elle s'appelait Nina Sloutzky, avec un « y », une tombe avec un nom mais sans date de naissance, on ne peut

donc pas savoir quel âge elle avait au moment de sa mort. Étonnant, non ?

— Pourquoi me racontes-tu ça, je ne vois pas l'intérêt.

— Si, il y a un intérêt, parce que c'est sans doute la seule tombe de tout le cimetière sur laquelle il manque une information capitale. On sait seulement qu'elle est née en Sibérie.

— Qui ça, on ?

— Heu, eh bien moi, par exemple. J'ai lu cette inscription et je ne connais rien d'autre, je ne sais pas quel âge elle avait au moment de sa mort, donc je ne peux pas penser à elle. Je ne peux pas me la représenter. C'est très différent si c'était une femme âgée ou une enfant, morte de la peste ou à la naissance. La douleur n'est pas la même pour ceux qui restent.

— Mais, dans tous les cas, ce deuil n'est pas le tien. En plus, c'était il y a presque un siècle. C'est nul de perdre son temps à chercher quelque chose dont personne ne se préoccupe.

Je pensais alors, et je pense encore, que c'est loin d'être nul, mais je n'ai rien répondu, sans doute parce que j'étais incapable de justifier ma curiosité, et j'ai continué :

— Elle n'a pas laissé de traces, c'était une inconnue, sinon on lui aurait donné une tombe complète avec tout ce qu'il faut dessus. C'est comme un appel qui m'est adressé. Il faut bien que j'y réponde, puisque personne d'autre ne semble concerné.

— Moi non plus je ne me sens pas concernée, et je ne vois pas ce qui te touche dans ton histoire de cimetière. Cette Nina n'est plus vivante depuis longtemps, ni ses amis, ni sa famille, me dit-elle en trébuchant sur une dalle irrégulière et en s'appuyant à moi.

Je ressentis dans la fulgurance de l'instant la tiédeur de son épaule sur mon bras et son parfum lointain, mon cœur et mes muscles se tendirent de trouble et de désir.

— Peut-être que Nina Sloutzky te ressemblait.

— Ça, sûrement pas, personne ne me ressemble.

— Oui, elle n'était pas une personne importante.

— Exactement.

Elle tournait parfois ses yeux brûlants vers moi et me souriait avec le quart de sa bouche et la totalité de son ironie. J'étais charmé par son esprit affûté et ce sens aigu qu'elle avait de sa propre domination intellectuelle. Dans cette conviction inaltérable, elle puisait la lucidité hypervoyante qu'elle avait sur les rapports qu'elle entretenait avec tout le monde, et avec moi en l'occurrence. Cette assurance lui permettait d'ignorer la peur, la fièvre ou la timidité, elle la rendait à mes yeux prodigieusement séduisante, détendue, curieuse et aventureuse. Je me sentais flatté d'avoir la chance de traverser Venise en devisant avec une authentique aristocrate, qui était mon exact opposé.

Elle n'était pas du tout sensible à l'énigme de la tombe de Nina Sloutzky, qu'elle percevait peut-être comme une autre princesse, qui venait perturber sa présence exclusive auprès de nous. Et c'était pour moi, dont l'intérêt ne rencontrait aucun écho, dont les sentiments étaient également ignorés, une nouvelle et douloureuse vexation. Cependant, en continuant, je remarquai qu'elle n'arrivait pas à prononcer certains mots tels que « mort », « tombe », etc., qui auraient dû venir naturellement dans notre conversation. J'en déduisis qu'il était temps d'aborder un autre sujet et de taire ma préoccupation à propos de Nina Sloutzky, avant qu'elle ne la juge malsaine et obsédante.

— Tu aurais dû venir avec nous, qu'est-ce que tu as fait aujourd'hui ?

— Oui, j'aurais dû venir avec vous, mais je déteste ces endroits, même ici, je les déteste tous.

— Et qu'est-ce que tu as fait pendant cet après-midi ?

— Oh, rien, dit-elle en reportant toute son attention sur la pointe de sa chaussure.

Elle avait le talent de décourager les questions avec prévenance. Mais peut-être ce qu'elle avait vu ou rêvé pendant la

journée l'avait-il engagée à se souvenir de ma présence ? Je l'espérais en tout cas, je le souhaitais terriblement, alors pourquoi briser ce rêve en lui posant des questions pour essayer d'en savoir plus ?

Lorsque nous fûmes arrivés sur la place, notre ami se retourna vers nous et nous expliqua, avec un peu de gêne, qu'il avait un rendez-vous, que nous devrions dîner sans lui. La comtesse Livia demeura absolument indifférente à cette petite modification de notre rituel, qui voulait que nous dînions ensemble presque chaque soir, et que nous échangions nos impressions sur les visites de la journée.

C'était entre eux l'occasion d'une joute étincelante dont j'étais le spectateur fasciné et qui convoquait l'histoire, la littérature, la musique, la peinture. On sautait du Titien à Marcel Proust, de Georges Sand à Othello, de la basilique de Torcello aux palais plus récents. La liste est infinie, mais comme le plus souvent je les accompagnais, j'avais vu les mêmes œuvres d'art, les mêmes palais et n'avais rien de particulier à ajouter, aucune remarque pertinente à faire sur Venise.

Lorsque je me promenais seul, je préférais passer entre les deux colonnes de la Piazzetta et m'asseoir sur les marches de la bibliothèque. Là, faussement somnolent, ou dissimulé derrière le téléobjectif de mon appareil, je ne voyais que des gens tout autour de moi, des hommes et des femmes, rien d'autre, et j'essayais de deviner qui ils étaient, quelles étaient leurs activités ou les raisons de leur présence à Venise. En gros, touristes ou travailleurs vivant du tourisme. J'avais cependant remarqué qu'il existait une quantité non négligeable de Vénitiens, qui habitaient vraiment Venise, qui couraient après diverses affaires professionnelles ou familiales, mais pour qui la cité des Doges était si quotidienne qu'ils ne la voyaient plus. Les canaux, les ruelles et les ponts recourbés, la ville entière, sa lumière particulière, ses

sonorités étaient totalement extérieurs, non seulement à leurs préoccupations, mais aussi à la perception qu'ils se faisaient de leur environnement.

Pour ce cercle de gens, qui visiblement se reconnaissaient quand ils se croisaient, c'était comme si Venise n'existait pas. J'aurais souhaité comprendre et photographier ce comportement qui m'intriguait. Cette faculté qui leur permettait de se comporter à Venise comme s'ils avaient été, par exemple, à Montélimar m'a toujours impressionné. Pour arriver à ce point de distance, de retenue sévère comme une chasteté, il faut certainement être né et peut-être avoir souffert dans la ville en question. J'ai rencontré cette sagesse méconnue dans d'autres villes magnifiques, mais à Venise, elle a un sens et un goût très particuliers, parce qu'elle réclame un entraînement supérieur et parce qu'elle est menacée plus qu'ailleurs par la présence énorme de la ville, de son aura, de son histoire, de l'architecture et des mystères qu'elle recèle. On devine dans cette froideur élégante une lutte secrète et orgueilleuse qui paraît inspirer une félicité bien réelle.

Ces remarques naïves auraient fait sourire mes commensaux (comment nier l'existence de Venise quand on s'y trouve?), aussi préférerais-je les garder pour moi.

## 2. SAN MICHELE

Il m'avait fallu perdre beaucoup de temps en flâneries hasardeuses pour que Nina Sloutzky se manifestât dans ma vie. Il m'apparaît aujourd'hui qu'il s'agissait d'une sorte de rendez-vous d'une variété très spécifique, qui s'opéra dans des circonstances bien particulières.

Mon bedonnant et savant compagnon m'avait conduit jusqu'au cimetière de San Michele qu'il connaissait bien, pour m'en faire apprécier l'ordonnance et la poésie insolite. Nous avons pris le *vaporetto* (n° 4) et accosté à un petit ponton de pierre. Une volée de marches usées et noires amenait jusqu'à une esplanade discrète. Bancs de marbre sous les cyprès, assoupis face à la lagune, odeurs tenaces, pieux de chêne pourrissants, éclats de soleil fuyants à la surface de l'eau. Ce jour-là, la comtesse Livia ne nous avait pas accompagnés. Comme chaque fois qu'elle s'éloignait pour une heure ou pour la journée, j'étais contrarié plus profondément que je ne me l'avouais.

Nous avons considéré passivement le bateau qui repartait, puis traversé l'église de San Michele in Isola, le cloître, et enfin un porche gris nous a introduits dans le cimetière. Notre promenade aléatoire, lente et songeuse s'étendit un long moment et le silence s'installa entre nous d'autant plus naturellement



que nous n'étions bavards ni l'un ni l'autre. Nous avons suivi les allées orthogonales entre les résidences pour cercueils, une luxuriance de marbres et de statues, un inénarrable foisonnement d'articles hystériques rangés là comme à l'étal d'un marché où la surenchère de la représentation s'appuierait sur la sincère douleur, sans l'étouffer pour autant.

Les visiteurs sont rares dans ce cimetière, ils ne viennent pas par hasard, ils cherchent à éprouver quelque chose de spécial. C'est une destination connue par une minorité de touristes éclairés qui sont sensibles à l'esthétique morbide et recherchent un peu de calme méditatif, un espace qui dure et dure encore. Même si on peut constater que ce cimetière est unique, il est en même temps extrêmement commun, banal, identique par sa fonction et son ordonnance à tous les cimetières. Comme les autres, il n'a pas grand-chose à exposer. Ici on ne trouve pas de chef-d'œuvre, seulement le temps et le calme pour que chacun prenne conscience qu'il a déjà commencé à disparaître. Inspiré par ce cadre singulier, L.J. éprouva évidemment la nécessité de partager certaines exhortations avec moi.

— C'est ici que la nuit se prolonge et qu'elle rejoint l'histoire.

— L.J., ils ne dorment pas ici, ils sont tous morts.

Petite hésitation dans son pas et son discours avant qu'il ne reprenne :

— Ce cimetière est fastueux, tu ne trouves pas ?

— Tu dis ça parce que tu en sais beaucoup plus que moi. Tu connais tout sur Venise, tu vois des connexions, des associations, de l'histoire partout. Pour moi, ces églises et ces palais sont des maisons, c'est-à-dire rien d'autre que des tas de cailloux. Je n'y lis rien, je ne vois que ce que j'ai devant les yeux.

— Il n'est pas utile de connaître toutes choses, mais seulement celles qui sont nécessaires à la conduite de notre vie. Tu te trompes, tu en sais autant que moi, ce qui te manque c'est le pouvoir.

— Pardon ?

— Oui, Le savoir est une chimère mais le pouvoir existe. La possibilité d'influencer le cours des choses, de modifier le monde. Tu as quelques compétences, mais ce que tu sais ne te sert à rien. Tu ne peux pas l'utiliser parce que tu ne décides rien.

— Et ce pouvoir, tu l'as, toi ?

— Oui.

— Et comment tu as fait pour l'obtenir ?

— Je l'ai, c'est tout.

Mais je ne m'estimais pas battu par sa rhétorique fumeuse, j'avais encore un avis à opposer au sien.

— Je choisis ce qui me concerne. Par exemple, c'est moi qui ai décidé de venir ici avec toi.

— C'est ce que tu crois.

Nous étions parvenus à la périphérie du secteur des Grecs orthodoxes, lorsque je remarquai une tombe rustique, sobre et étroite, ceinte de ferronneries noires, cernée d'herbes sauvages et de lierre. Le bloc de granit carré et grossièrement percé en son milieu était posé directement sur le sol, comme s'il avait été oublié. Une croix de pierre, enlacée par une couronne de fleurs sculptées, laissait penser qu'un prêtre avait dû dire un office. Une épitaphe laconique, sur le socle de pierre blanche, indiquait qu'une femme gisait là, isolée, sans famille ni descendance auprès d'elle.

NINA SLOUTZKY  
NATA IN SIBERIA  
MORTA IN VENEZIA  
IL 29 GENNAIO 1886

Sur une plaque de marbre blanc strié, fixée sur le mur de briques du cimetière, juste derrière la tombe, une inscription ajoutait : « до свидания Нина ».

Je m'en approchai et, avant même que je ne l'interroge, L.J. se fit un devoir de m'informer qu'on lisait : « Au revoir Nina » ou « Adieu Nina ».

La tombe de Nina Sloutzky me surprit d'abord par la musicalité de son nom, mais surtout je fus déconcerté par cette étrange absence de date de naissance. Comment comprendre qu'elle n'ait pas été connue de ceux qui l'avaient accompagnée jusqu'ici ? Même ceux qui sont nés dans un pays sans état civil, qui ne connaissent pas leur date de naissance avec précision, peuvent fournir une approximation méritant d'être gravée sur une pierre tombale. Dans le cas de Nina Sloutzky, il est clair qu'elle n'avait pas eu le pouvoir de s'imposer au-delà de la mort. Peut-être restait-il assez d'argent pour ses funérailles, mais ne disposait-elle plus de connaissances amies pour l'accompagner ? Ou peut-être n'étaient-elles pas en mesure d'indiquer sa date de naissance au marbrier qui grava son nom ? J'étais déjà perplexe quant à cette version des choses.

La tombe de Nina Sloutzky ne recevait aucun signe de gratitude ou de respect, la dalle de pierre était abandonnée comme est vide la mémoire du monde à son égard. Elle ne disposait apparemment d'aucune espèce de renommée. Près d'un siècle après sa mort, qui se souciait d'elle ou la connaissait encore ?

J'étais aussi étrangement séduit, transporté par l'indication du lieu de sa naissance, *Siberia*, qui m'évoquait un territoire à jamais inhospitalier, où les habitants végètent et se glacent du premier au dernier jour de leur vie. La Sibérie est immense et sans repères qui viennent rythmer l'incommensurable étendue. C'est aussi un pays varié, de fleuves géants, de déserts enneigés et de soleils brûlants, de vents inépuisables et de débâcles assourdissantes, une lande hantée d'esprits sauvages et indomptables. Les vies y sont fragiles mais tenaces, les esprits engourdis, les superstitions indispensables.

Le fait que Nina Sloutzky y soit née ne me donnait pas une

information précise sur l'environnement de son enfance. Nord ou Sud? Montagnes, forêts ou steppe, dangers incessants dus à la voracité des fauves ou exaspérations lancinantes dues à celle des moustiques? Avait-elle une maison dans un hameau oublié ou une petite ville ayant subi toutes les invasions orientales? Vivait-elle de nomadisme saisonnier sur la piste des troupeaux ou fuyant une misère plus dure encore, dans une yourte, une cabane de terre, un trou dans la roche? Je n'arrivais pas à concevoir qu'une Sibérienne ait pu se déplacer jusqu'à Venise et qu'elle ait achevé sa vie ici.

Enfin, perspective chargée de sens et de fierté pour moi, je me révélais, tout autant que L.J., capable de noter un détail significatif, négligé par les autres. Je sentis que je devais prendre quelques photographies de la tombe de Nina Sloutzky, sans deviner que je commençais un long face-à-face avec cette inconnue. Je fis remarquer l'étrangeté d'une telle inscription lacunaire à mon guide, qui répondait en général à toutes mes questions concernant Venise et levait tant d'autres incertitudes, mais il n'eut pas vraiment l'air concerné, ni par les faits, ni par l'émotion qu'ils provoquaient en moi.

— L.J., comment peux-tu expliquer ça, toi qui sais presque tout?

— Je ne sais rien. Je combats l'illusion et j'accouche de la lucidité, mais avec toi la tâche est insensée. On dirait que tu joues à poser de fausses questions, de la pire façon, à la mauvaise personne. Parfois je me désespère, ton envie d'apprendre est tellement fantasque et désordonnée. Heureusement, d'autres désespérances me sont plus profitables.

Je dois reconnaître que je fus vexé de sa réaction dogmatique et dédaigneuse où je décelais de la moquerie. De là, on passe parfois à la colère et de la colère au meurtre, mais il ne risquait pas grand-chose avec moi. Il a poursuivi longtemps encore son existence de promeneur infatigable et de penseur tourmenté,